

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 20

Artikel: Le "may"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chars tapissés de rameaux aux fleurs blanches, ou encore poursuivaient les fillettes en leur criant : « Poutta ! poutta la bala !... » Celles-ci, de leur côté, ripostaient aux garçons en jetant des fleurs jaunes, en leur faisant les cornes et en leur criant : « Bovinrons !... Bovinrons ! » Il faudrait encore parler du « Benosi », une autre fête de mai. Mais c'en est assez.

« Autres temps, autres coutumes, et je crois bien que toutes ces vieilles choses, nous ne les reverrons pas. Avec elles s'en est allé tout un coin du vieux Stavayer. »

Vaudoises nouveau style. — Une lectrice du *Conteur* se trouvant, il y a quinze jours, dans les environs de Lausanne, fut agréablement surprise à la vue d'une troupe de jeunes personnes portant le gracieux costume des Vaudoises d'autrefois. Mais, s'étant approchée d'elles, quel ne fut pas son étonnement en les entendant s'entretenir dans le plus pur dialecte suisse allemand ! Ces demoiselles n'avaient de chez nous que la robe, c'étaient des Vaudoises-Er-satz.

LE PRÉAVIS POUR LA POMPE

Chargé de soumettre à la municipalité de X. un préavis pour l'achat d'une pompe, le capitaine des pompiers a rédigé la pièce ci-après, que nous transmet obligeamment un de nos lecteurs :

« Monsieur le syndic et Messieurs,

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exposer de vive voix, notre vieille pompe à feu tombe en douches, rapport à ce qu'elle a toujours été à l'air du temps. On peut s'estimer heureux de n'avoir jamais été dans le cas de s'en servir. Mais un malheur peut arriver au moment où l'on s'y attend le moins. C'est la raison pour laquelle, sans compter l'honneur de la commune, le corps des pompiers prévoit pour l'acquisition d'une pompe neuve, aspirante et refoulante, avec un hangar pour la mettre à la chotte.

« Ceci dit non sans saluer avec regret la pompe défunte, dont le mérite consistait dans l'extrême simplicité de ses complications.

« Avec salutations patriotiques et empressées.
« N., capitaine. »

A la recherche. — Un de nos confédérés cherchait, dans une réunion récente, un fonctionnaire fédéral de l'Office des fromages. Il interpellait tout le monde :

— Barton, mossié, fous n'avez pas fu, bar hasard, mossié l'inspecteur des bâtes molles, de Berne ? — H.

Un bourru. — La galanterie et la bienséance ne sont pas le fort de certains mariés. Deux amis parlent d'une joyeuse partie projetée.

— Tu prends ta femme ? demande l'un.

— Ben ! mon vieux, tu ne voudrais pas. Le chat, le potager et la femme ne sortent jamais de la maison.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR
RODOLPHE TOEPFFER

Je commençai par relever la dame, après néanmoins que je me fus relevé moi-même. Le plus bête des sourires circonvolait par sa face vermeille, bien que son nez eût gravement souffert. J'y fis quelques réparations, mais c'était une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtais longtemps.

En effet, cette dame avait été donner du nez contre la boîte à l'huile, qui, perdant l'équilibre, était tombée en répandant par la chambre les pinceaux, la palette et les huiles. Je voulus remettre quel-

que ordre dans ces objets, mais c'était encore une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtais beaucoup.

En effet, la boîte à l'huile, en tombant, avait atteint le pied d'un grand nigaud de chevalet, lequel, s'étant mis aussitôt à chanceler, avait finalement pris le parti de tomber, en mirant juste dans la poitrine d'un beau monsieur qui, pendu à un clou, nous regardait faire. Le clou avait suivi son monsieur, qui avait suivi le chevalet, et tous ensemble étaient venus s'abattre sur la lampe, qui avait brisé la glace en renversant une bouilloire !

Le dégât était horrible l'inondation, générale, et la dame souriait toujours.

* * *

Au milieu de cette catastrophe, mes amours avaient un peu souffert par l'effet de distractions si vives et si inattendues. Pendant que je reste là à réfléchir sur ma situation, je profite du quart d'heure pour faire savoir de qui j'étais amoureux, et comment je l'étais devenu.

Au-dessus de ma chambre était celle d'un habile peintre de portraits. Ce peintre avait le grand talent de faire les gens à la fois ressemblants et agréables. Oh ! quel bon état, quand on le pratique ainsi ! Quel appétit merveilleux où se viennent prendre carpes, brochets, carpillons, et jusqu'aux loutres et aux veaux marins, et de plein gré, et sans se plaindre de l'hameçon, et en remerciant le pêcheur !

Souvenez-vous du bourgeon. Une fois que vous êtes devenu aisés, riches, n'est-ce pas l'un des premiers conseils qu'il vous donne, que de faire reproduire sur la toile votre intéressante, originale, et, à tout prendre, si aimable figure ? Ne vous dites pas que vous devez cette surprise à votre mère, à votre épouse, à votre oncle, à votre tante ? S'ils sont tous morts, ne vous dites pas qu'il faut encourager l'art, faire gagner un pauvre diable ? Si le pauvre diable est riche, n'a-t-il pas mille autres rubriques ? orner un panneau, faire un pendant... Car enfin, que veut-il le bourgeon ? Il veut que vous vous voyiez là sur la toile, joli, pimpant, frisé, linge fin, gants glacés ; il veut surtout qu'on vous y voie, qu'on vous admire, qu'on y reconnaît et vos traits, et votre richesse, et votre noblesse, et votre talent, et votre sensibilité, et votre esprit, et votre finesse, et votre bienfaisance, et vos lectures choisies, et vos goûts délicats, et tant d'autres choses exquises, qui font de vous un être tout à fait à part, rempli de mille et une qualités charmantes, sans compter vos défauts, qui sont eux-mêmes des qualités. Voulant tout cela, est-il étonnant que le bourgeon vous presse au nom de votre père, au nom de votre mère, par votre épouse et par vos enfants, de vous faire peindre, repeindre et peindre encore ? Bien plutôt je m'étonnerais du contraire.

L'art du portrait est donc éminemment lié à la théorie du bourgeon, et beaucoup de peintres, pour avoir méconnu ce principe, sont morts à l'hôpital. Ils faisaient le brochet, brochet ; le marsouin, marsouin. Grands peintres, mauvais *portraits* ! les gens s'en sont éloignés, et la fâche les a détruits.

* * *

Ce peintre avait donc toutes les mines fashionables à reproduire, et il ne se passait pas de jours que l'on ne vit de belles voitures apporter leur maîtres et les attendre devant la maison. Ce m'était un passe-temps délicieux que de considérer les beaux chevaux, de les voir se chasser les mouches, que d'écouter les cochers siffler ou faire claquer leur fouet. Mais, en outre, ces mêmes personnes qui sortaient de la voiture, et dont je ne pouvais voir le visage de ma fenêtre, j'étais sûr de pouvoir, au bout de deux ou trois jours, contempler leurs traits à loisir et autant que j'en aurais envie.

En effet, le peintre avait pour habitude, entre les séances, d'exposer ses portraits au soleil, en dehors de sa fenêtre, les suspendant à deux branches de fer disposées à cet effet. Une fois qu'ils étaient là, je n'avais qu'à lever les yeux, et je me trouvais au milieu de la grande société : milord et barons, duchesses et marquises. Tous ces gens, pendus au clou, se regardaient, et je les regardais, et nous nous regardions.

* * *

Or, le lundi précédent, au bruit d'une voiture, j'étais accouru à mon poste. C'était un brillant carrosse ; quatre chevaux, attelage superbe, gens en livrée. La voiture s'arrêta, et il en sortit un vieil-

lard infirme que soutenaient respectueusement deux laquais. Je notai son crâne chauve et ses cheveux argentés, pour le bien reconnaître lorsqu'il arriverait à la galerie.

Quand le vieillard eut mis pied à terre, une jeune fille descendit de la calèche. Alors les deux laquais se retirèrent, et le vieillard s'appuya sur le bras de la jeune fille, ils entrèrent doucement dans l'allée ; un gros épagnuel les suivait en jouant.

Je me sentis ému à cette vue, non point tant à cause de ce qu'il y a de réellement touchant à voir une fille jeune et belle servir d'appui au vieil âge, mais surtout parce que mon habuelle préoccupation de tendres pensées, cette aimable nymphe, parée de tout ce qui rehausse la grâce et la beauté même, en me montrant la mortelle que je rêvais confusément, fixait sur elle les vagues sentiments, les feux sans objet qui depuis quelque temps agitaient mon cœur.

Une chose plus particulière à cette jeune personne avait contribué à me séduire par un charme inattendu : c'était la grande simplicité de sa mise. Au milieu de tant de signes d'opulence, je ne sus lui voir qu'un simple chapeau de paille, qu'une robe blanche, et néanmoins tant d'élégance et de grâce, qu'il me semblait que seule, en des lieux écartés, et privée de tout son entourage de richesse, je n'eusse pu méconnaître à son port, à sa démarche, à tout son air, son sang, sa richesse, et jusqu'à ce noble dévouement qui la portait à se dérober aux hommages des jeunes hommes pour soutenir les pas d'un vieillard.

Et puis, le dirai-je ? j'étais déjà gâté par la société que je voyais à ma fenêtre : le rang, la richesse, la grâce, le bon goût des manières, de la mise, toutes ces choses avaient pour moi un irrésistible attrait. A voir toutes ces personnes, j'avais perdu toute sympathie pour ce qui est commun, pour ce qui est vulgaire, pour ma classe et mes semblables ; et si, à la vérité, sous quelque habit que ce fût, une jeune fille m'eût vivement ému, sous l'aspect de celle-ci elle devait m'enflammer, me passionner sans mesure.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, en sorte que je me trouvai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une qualité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces Calypso dont M. Ratin m'avait tant parlé.

Et ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux-là se trompent.

(A suivre.)

Haut et bas. — C'était à la gare de Lausanne. Un voyageur attendait l'arrivée du train de Berne. Comme celui-ci avait un sensible retard, le voyageur, craignant de l'avoir manqué, s'adressa à un employé :

— Pardon, Mossieu, est-ce que le train d'en-haut est en bas ?

Chez le boucher. — Une cliente : Votre viande a beaucoup d'os, toujours des os !

Le boucher (gracieux) : Ma foi, je n'y puis rien. Sans os, pas de viande. Moi j'ai des os, vous avez des os, en général, tous les bestiaux ont des os ! — G.

Impitoyable. — A l'arrêt d'un train, dans une petite station, ne monte en wagon qu'une bonne vieille paysanne, chargée d'un gros panier.

Un soldat en permission et pressé, sans doute, de se retrouver chez lui, s'écrie :

— Oh ! là, là, c'était pas la peine d'arrêter ici, elle aurait pu prendre le train suivant ! — P.

A la portée de tous. — Quand on a une querelle avec sa femme, il faut déchirer son pantalon ; c'est le meilleur moyen de l'amener à un raccommodage.



Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS